AUX DERNIERS LES BONS,

OU

Le trou d'Enfer, au caveau du Palais-royal.

DDEPUIS plus de trois semaines, une quarantaine d'hommes, les uns en jokeys, les autres en particuliers, avoient, dans ce café, adopté plusieurs tables, au fond, à gauche du comptoir, &, là, paroissent s'entretenir d'objets importants, dont les détails les échauffoient quelquefois tellement, que je fus assez heureux, un jour, pour entendre prononcer quelques mots de *Philippes*, de *gardes*, de *têtes*, qui exciterent ma curiosité. Je crus devoir montrer le désir d'unir mon opinion à la leur, & feindre d'être de leur bord. Voilà mes chers amis, ce qui m'a fait connoître leurs intrigues, & je dois dénoncer celles dont j'ai été témoin, ce que j'ai vu & entendu. Comme je ne jouissois que de moitié de leur confiance, je n'ai pu connoître que moitié de leurs projets. « Tout va bien, leur ai-je entendu dire » une premiere fois; notre parti prend fa» veur; on ne se doutera jamais de celui qui nous

A

» fait agir, ni de notre but, *de Philippe au* (1) » *trône,* si de tems en tems nous tombons sur » l'aristocratie. Eſt-on content là haut ? Je n'ai » reçu que moitié aujourd'hui ; mais, demain, » je saurai exiger le reſte... La soirée se passa sans que je pusse en entendre davantage. L'on convint de se retrouver le lendemain le soir, à l'heure ordinaire, de 6 à sept. Je m'y retrouvai avec eux ; on but du punch. Et, comme je me plaignois des pertes que je faisois, l'un d'eux, brun de figure, les cheveux coupés à l'anglaise, dont je n'ai pu savoir le nom, car aucun ne veut donner d'indication, me serra la main, en me disant : il exiſte un citoyen, qui ne demeure pas loin d'ici ; il n'a que de bonnes vues ; ſi vous voulez arborer sa cocarde, vous ne manquerez de rien. On ne voulut pas m'en dire davantage. Ils se mirent à causer. « Il y a » une chose intéressante, dirent-ils, c'eſt de » mettre la garde nationale mal avec le peuple, » c'eſt une machine que nous monterons comme » nous voudrons ; tu sais ce que Philippe » nous a dit, en nous parlant de *ces chiens* » *de français.* Il faut faire mettre l'habit bas. » Nous ferons dire la même chose le lendemain » par Marat & Prud'homme. Encore une rue de (2) » varenne, & le mâtin de la F. (3), aura sa tête

(1) Duc d'Orléans
(2) Allusion au duc de [illegible] [illegible]
(3) La Fayette

» à bas. Le *restaurateur*, quinzaine après (1).
« Ce foutu, moitié n'a pas voulu faire feu ;
» je tirois sur lui à bout portant. C'eſt toi
» *Rotondo* , qui a dérangé tout cela en mon-
» tant sur la borne, & en lui parlant. *L'au-*
xerrois me l'avoit bien dit que tu ne rapporte-
» rois pas sa tête à Philippe, « *ce jour - là.*

Après ces conversations que je n'entendois qu'avec assez de peine, on se ſépara les uns se mirent près du poël, les autres se mirent à différentes tables ; le même homme aux cheveux noirs coupés, se mit à dire : moi, je ne porte plus l'habit
» bleu, je le laisse aux gredins & aux . . .
» de l'ancienne police. Tant que le général
» des bleuets fera mouvoir ses marionettes, mon
» habit reſtera dans l'armoire. philippe doit en
» faire un ; voilà celui que je porterai ;
» il habillera bien. Ie ne sais pas, dit un autre,
» comment nous souffrons dans un café, des
» gens soldés, je fais la motion qu'il n'y ait
» que les volontaires que nous connoîtrons,
» & que les autres, ainſi que les médailles, tous
» soient mis à la porte. »

---

(1) Ce ne peut-être que celui de la liberté française Louis XVI.

Le vendredi 19 Novembre, fut le premier jour que cet esprit de révolte fut connu. Un volontaire de Saint-Roch éleva la voix ; il faut, leur dit-il, Messieurs, que vous soyez des aristocrates bien enragés pour tenir des propos aussi incendiaires -- non, dirent-ils -- Vous êtes donc des gueux de factieux, les aristocrates ne sont venus à bout ni de nous, ni de la Fayette, la faction ne tuera pas plus l'un que l'autre. Va, ton maître[1] ne demeure pas loin d'ici, porte-lui cette nouvelle, tu lui demandras la haute paye, il emprunte assez pour pouvoir te la donner, et à l'instant, il lui appliqua un soufflet d'une main aussi leste que pleine, la tête alla sans tourner se frotter contre une glace qu'elle cassa, et qui répéta mille fois aux spectateurs la joie rougissante et honteuse de ce trop-heureux coquin qui cria, à moi le district. C'étoit le mot de ralliement. Ce fut alors que plusieurs honnêtes gens indignés se joignirent au peuple qui forma le cortège de ce brigand, et le conduisirent, lui second, au district de Saint-Roch. La horde voulut le suivre pour aller témoigner en sa faveur, lorsqu'un officier de la garde nationale se trouvant également dans ce caffé, se plaça à la porte aussitôt, et la tenant, le premier, dit-il, qui sortira pour suivre ces

(1) Duc d'Orléans

deux salariés, passera sur moi avant de marcher sur le pas de la porte. à l'instant, ces honnêtes Messieurs, rentrèrent pacifiquement à leur place, en bourdonnant entr'eux qu'il ne falloit cependant pas se faire blesser pour l'argent qu'on leur donnoit. Au district, l'on voulut savoir quels étoient ces deux individus arrêtés, l'un se trouva fils d'un cocher, mais se refusant à dire le nom de son père, annonçant qu'il n'avoit pas de compte à rendre ni de son état, ni de sa demeure, qu'il lui suffiroit de dire, qu'il étoit connu du cocher de M. de Chartres qu'il alloit tous les matins voir, rue Saint-Thomas-du-Louvre, aux écuries d'Orléans.

On fut obligé de séparer le second qui dit à l'autre, veux-tu te taire, imbécile, tu vas tout découvrir, je vais te tirer delà. Quant à moi, dit-il, Messieurs, je suis le valet-de-chambre de M. de Sillery, je suis d'ailleurs beaucoup connu de M. de la Clos. Ces motifs n'étant pas trouvé suffisans, ces deux frippons furent, à leur grand étonnement, envoyés à la force, malgré leurs réclamations sur ce qu'on ne mettoit pas en prison des députés à l'Assemblée Nationale, et que tenant à eux, on leurs avoient assurés qu'ils n'iroient pas.

Le lendemain, la garde nationale qui, mal-

Laclos

gré les méchans a pris le parti de se faire antant aimer que respecter, étant venue voir si la porte du caveau lui seroit fermée, a profité des portes ouvertes pour en chasser un de ces bas intrigans qui avoit à son chapeau un bouton paroissant d'uniforme, et que le drole a annoncé qu'on lui avoit donné au Palais-Royal. Mais sur lequel il avoit un O avec trois fleurs de lys surmontées d'un lambelle, le chapeau et le bouton ont été à l'instant déposés chez le boutonnier voisin du caveau, afinqu'il veuille bien faire arrêter tous ceux qui lui demanderoient de pareils boutons à l'avenir.

Mais le dimanche dès le matin, cette société de contre révolutionaires factieux s'étoit en hardie d'après une note que l'on dit avoir été mise à l'ordre par le général, par laquelle il manifestoit sa douleur du trouble qui paroissoit avoir lieu en divers endroits sur-tout en ce qu'il avoit pu y être question d'y prendre ses intérêts et engageoit la garde nationale à la circonspection.

L'après midi, ils déclamèrent de nouveau contre l'uniforme. Un officier du bataillon de Saint-Eustache qui, à la Bastille a sut prouver qu'il étoit aussi brave citoyen qu'honnête homme, n'a pu tenir à ce discours, et a défié l'un d'eux qui, sans vouloir quitter sa place qu'il trouvoit

bonne, a invoqué la loi que l'on alloit faire contre les duels. Neuf de ces honnêtes factieux sont tombés sur cet officier que le peuple a su défendre, en faisant fermer aussitôt le caffé, comme n'étant rempli, ont dit hautement plusieurs habitans de la rue Saint-Antoine, arrivant pour défendre l'injure faite à la garde nationale, que de lâches coquins vendus à un *bourgeonné.*

Je dois répéter ici ce que ces hommes sortant de mauvaise humeur se disoient, » diable, il faut que Philippe double les fonds, il nous faut du monde ; car si la garde nationale vient se promener ici comme cela, et que le peuple s'entende avec elle, la Fayette va reprendre. Je vais monter au Palais-Royal, voir si je trouverai quelqu'un, toi, vas-t-en de suite aux tribunes de l'Assemblée, dire quelles se trouvent ici demain, et Derval ira rue Notre-Dame des Champs rendre compte de tout celà. »

Depuis cet instant cette promenade tant redoutée de la garde nationale, a lieu tous les soirs au Palais-Royal ; et le cri qui s'est fait entendre hier soir, sous les galeries, et devant le caveau, à bas la cabale d'Orléans ! vive la nation! vive la Fayette ! rassure les honnêtes gens. Je vais y retourner encore, mais ne m'abandonnez pas, mes amis, car les gueux tomberont sur moi, s'ils

me reconnoissent ; ils ne se regardent pas encore comme battus ; car ils parloient d'abord de dénonciations qu'ils alloient faire à la section de Mauconseil et à celle de l'Oratoire par le canal d'un nommé Hyon, ancien cuisinier de la Dubarri qui pour 15 liv. se chargeroit de faire la besogne, et ensuite d'aller dire aux jacobins que M. de la Fayette avoit du monde à lui, qu'il payoit.... Plus d'une illumination qu'ils devroient faire faire ; on ne sait pourquoi, comme ces gueux-là veulent mettre le feu par tout, il n'y auroit rien d'étonnant. Tenez-vous sur vos gardes.

Actuellement mes amis que je vous parle un peu des groupes qui sont semés de pareils gens ; de leurs motions, & de mes réponses, je n'ai point d'esprit, je suis vieux, & n'irai point me battre au pistolet puisque les vétérans n'ont que des halbardes ; mais je crois servir également ma patrie, en l'instruisant des procédés mis en usage contre elle, & j'ai répliqué avec tant d'avantage à tous ces coquins là, qu'ils craignent mes réponses. Par exemple lorsqu'ils me parlent de la garde nationale, je leur dis, vous n'en êtes donc pas, vous qui l'injuriez, vous ne faites donc pas des sacrifices de tems & d'argent comme nous, vous ne soutenez donc pas la

liberté ; car ce n'eſt pas la langue, mais bien la bayonnette qui a sçu la faire respeſter des aristocrates : vous êtes donc des intrigants, des ennemis, ou des étrangers : auſſi-tôt vous les voyez se déclarer pour vouloir des le lendemain entrer dans un bataillon, donc ils se sentent coupables ; ils vous demandent des adresses, mais ne les enrolez pas.

Lorsqu'il parlent de peuple à qui il veulent faire entendre que la garde nationale en veut ; mais tu ne sais pas leur ai-je répondu que l'un & l'autre, c'eſt la même chose, je suis du peuple parce que je n'ai point d'habit, mais demain je le mettrai & tu me trouverras en garde nationale qui te fera marcher droit. D'ailleurs coquin est-ce à l'habit que tu attaches tans d'importance, eh bien ! moi c'eſt à l'homme ; le peuple & nous ce n'eſt qu'un, nous as-tu vu depuis la révolution, en méſintelligence ; mais ne le déshonore pas en disant que c'eſt lui qui veut faire telle ou telle insurreſtion, ce sont des brigans de votre sorte, ce sont des faſtieux qui veulent déranger notre conſtitution, alors comme nous voulons la soutenir, que nous l'avons juré, nous tomberons sur eux, & je me sens assez de nerf encore pour commander mes halbardes.

Diras-tu que c'eſt le peuple qui avoit formé

le projet d'assaſſiner la Fayette dans la rue de varenne. Ce malheureux général n'a du sa vie ce soir là qu'à son étoile heureuse, & parce que sa figure aussi calme que son cœur, en a imposé aux assaſſins poſtés ; ce fait n'a pas été assez connu, je suis charmé de le publier, car tu sais que sa tête avoit été mise a prix par *celui qui étoit monté sur la borne habillé en anglais, qui devoit donner le signal*, qui lui a parlé cette langue & auquel il a répondu en s'avançant seul près de lui & donnant même des ordres pour qu'on ne l'arrêta pas.

Diras-tu que c'eſt un homme du peuple qui le surlendemain rencontrant à minuit sur le pont royal M. Etienne de la Riviere, ancien adminiſtrateur de la commune auſſi respectable patriote que digne de foi, le prit pour un de de ses complises, en l'approchant lui dit en lui serrant la main, *tu n'est pas venu ce ſoir*; *non répondit cet administrateur qui croyoit parler à un de ses amis* : *tu sais bien cependant dit l'autre que c'est demain à trois heures du matin que l'on doit bruler ce la Fayette, on fera semblant d'aller au palais Bourbon.* On peut s'assurer de ce fait, car le scélérat s'étant échappé de ses mains, il en a été faire déclaration à la section.

Oseras-tu soutenir que c'eſt le peuple qui a eu l'adresse de changer les termes de la lettre du roi pour sa garde, & sur deux phrases dont l'une concernoit les gardes nationales du royaume, & l'autre les troupes du centre, d'avoir retranché la première, parce que sans cela il n'y auroit point eu d'insurrection, puisqu'il n'y à que l'assemblée nationale qui puisse former sa maison. Eh bien! je dois avouer ici que j'ai été autant étonné du froid de nos camarades du centre, que du mouvement de mes camarades les volontaires, d'après l'intérêt marqué pour les uns & les autres. Il eſt vrai que tous deux ont été trompés, il a fallu en venir à une proclamation pour faire connoître la vérité; c'eſt elle qui a détruit ce piége adroit & infâme dans lequel la Fayette devoit tomber sans le savoir.

Eh bien! je vais te dire ce que personne n'a jamais annoncé : c'eſt que malgré que je croie qu'il faille bien nous consulter pour cette formation de maison, ſi elle a lieu toutefois, je vais te répéter ce que j'ai entendu dire à un aristocrate de bonne foi à ce sujet. *La Fayette a fait encore des siennes aujourd'hui, en s'intéressſant aux gardes françaises. Nous leur avions dit qu'il ne penseroit jamais à leurs*

services rendus, qu'il ne les aimoit pas, & il va nous forcer d'avoir continuellement sous nos yeux, & au château, encore des hommes qui nous ont quittés, & que nous ne voulons recevoir dans aucun regiment.

Mais je suis de bonne foi à cet égard. La Fayette eut-il du être perdu ce jour-là, il avoit fait son devoir, en satisfaisant à notre reconnoissance pour des hommes qui sont venus à nous, & en faisant donner aux gardes françaises & du centre, une marque générale de confiance & d'intérêt, & aux gardes nationales la surveillance de la garde de la personne du roi. Le tocsin cependant a failli sonner; le caveau le vouloit; & il n'a fallu que la lettre pour faire tomber tout en un inſtant.

Diras-tu que c'étoit le peuple qui crioit que la Fayette soutenoit les anciens miniſtres, pendant que tu savois qu'il montoit au château, où l'on lui faisoit des mines, pour demander leur renvoi, & l'appel des miniſtres patriotes que tu vois aujourd'hui, qu'il a su tirer de l'état de ci-devant médiocrité, pour braver l'aristocratie des richesses, & des ci-devant nobles.

Non, sans doute, ceci ne vient point du peuple. Ces finesses, ces bassesses ne lui appartiennent point: rends-lui lui plus de justice.

Tu donnes ce nom à un tas de brigands qui infectent la capitale, et qu'un homme, plus ami de l'Angleterre que de la France, fait mouvoir par l'or qu'il répand. Espères-tu en répandre jamais assez dans le palais-royal, ou sur la terrasse des thuilleries, pour détruire en nous l'idée que nous nous sommes faits du guerrier soutien de notre liberté ? Il n'a pas d'argent comme toi à verser dans des mains criminelles. Sa fortune s'épuise aux dépenses de sa place; il ne s'en plaint pas: il répond qu'il n'en faut pas tant pour vivre citoyen; mais il a pour lui des cœurs de soldats, des cœurs de patriotes, qui savent sentir ce qu'il vaut à présent, & ce qu'il vaudroit davantage encore s'il n'existoit plus, & si tes projets de t'en défaire réussissoient.

Cette clique du caveau & du caffé de foi, s'étonne de voir au palais-royal des uniformes; mais crois-tu bien qu'il soit possible à un soldat de la patrie de s'entendre dire que son habit est taché, & d'entendre continuellement calomnier son chef, sans preuves, mais seulement parce qu'il aura le malheur de ne pas plaire à un parti de factieux; parce que Marat & Prudhomme, qui n'ont jamais sçu parler que de son cheval blanc, de sa coëffure, de trahisons, ont juré de le perdre, & que plus ils en disent, plus l'argent coule dans leurs mains?

Je leur ferme la bouce d'un seul mot à tout ces auteurs à gages ainsi qu'à toi, mon cher Desmoulins, que je sais distinguer, malgré tes apostrophes insolentes contre notre commandant, parce que, ou je regarde ta tête comme s'égarant, ou je te crois trompé par cette cabale, qui a sçu flatter ton amour-propre, et ce mot le voici : pourquoi ne le dénoncez-vous pas, puisque vous êtes dans un état libre, & que vous en avez la faculté ? pourquoi ne donnez-vous pas de preuves ? pourquoi Marat se cache-t-il, lui et sa presse, quand il sait que toutes les vérités, toutes les accusations, nous les recevons avec transport ? Ce n'est point la crainte de ses poursuites, puisqu'il eſt sçu de tout le monde que lorsque Marat fût au châtelet, la Fayette fût le plus ardent à solliciter sa liberté, en disant qu'il n'avoit écrit que sa pensée ; qu'il fût le premier à solliciter celle de l'imprimeur de sa vie, dont l'on avoit fait un tissu d'horreur & d'invraisemblance. Cet imprimeur, libre aujourd'hui, peut l'attester. Qu'il fût encore le plus zèlé à défendre Desmoulins, lorsqu'il fut question de ce dernier à l'assemblée nationale, en annonçant qu'il le croyoit honnête homme & ami de la révolution.

Nous gagnons de l'argent disent-ils, il n'y a que ce la qui se vend. Si nous en disons du

bien, tout le monde le connoit, & pas une feuille ne sortiroit de nos boutiques. Mais la Fayette je te ferai le reproche cependant de ne pas répondre à ces folliculaires, car deux mots écrits par toi feroient tomber au moins quinze volumes brochés par jour.

Quant à moi puisqu'il faut que ces auteurs la existent, & que l'indolente police, & le trop complaisant maire n'y apportent pas de remèdes, il n'y a point de force humaine qui puisse m'empêcher de mésurer à coups de batons sur leur dos courbés, & beaucoup trop remplis de poussière, le mérite des écrits qui feront mention de moi, & de les leur bien administrer jusqu'à ce qu'ils désavouent leurs injures; & si mes vieux bras ne suffisent pas, je chargerai de cette distribution mon vigoureux luron de fils.

Avant de finir, mes amis j'ai promis dire vérité, & après m'être offert le premier pour dénonciateur de la Fayette, je dois redire ce qu'il me l'a fait dénoncer au caveau avec succès. Admirateur de ses vertus, de ses brillantes qualités, de la confiance qu'il à sçu mériter de Wasington, & des Américains qu'il a défendu pendant 9 années à la fleur de l'âge, qui a su quitter la cour & la braver en lui parlant de notre liberté, quand nous étions dans les fers, & de celle

des Américains ; mais, leur ai-je dit, meſſieurs, suivons le pas à pas, il nous suffit qu'il soit homme puissant, & à la tête d'une armée des patriotes de la capitale, & de ceux de presque toute la France, Puisque les fédérés du royaume ont tous voulu l'avoir pour chef malgré son refus ; épions ses démarches, ses actions, & en même tems que j'ai sçu apprécier sa grande ame, & ses sacrifices de tout tems pour la liberté, en même tems que je lui dois cette justice qu'il a sçu, malgré les mouvemens qu'ont occaſionnés depuis dix-huit mois les projets d'aristocratie & de faction, empêcher par sa prudence qu'il ne s'eſt point encore répandu une goutte de sang ; qu'il a toujours pris les intérêts du soldat qu'il aime, & du peuple qu'il chérit, auprès de l'assemblée, auprès du roi, & de la municipalité, pour des secours : autant je le répète l'on me verra le premier monter à toutes les tribunes, le dénoncer s'il a mal agi, s'il nous trompe, faites en tous autant mes chers amis, car avant de nous attacher à l'homme, nous nous devons à la patrie ; mais auſſi malgré les poignards des assaſſins ou de l'envie, je le défendrai jusqu'à la mort. Si vous voulez voir comment tout se passe, venez au caveau ; vous me suivrez nous irons au caffé de foi, à celui des thuilleries, & de-là franchissant la seine nous irons au caffé procope, à celui du rendez-vous. Devant l'habit nationale, ils fuiront, les lâches, & par-tout où nous irons, ce sera toujours *aux derniers les bons.*

DESMARETS, Sergent, rue des prouvairs.